

recommandé la plus grande prudence, était monté à cheval et s'était mis en route sans autre escorte que son page.

Depuis la séparation du comte du Luc avec sa femme, séparation dont le comte, dans son esprit, attribuait les motifs à la manière déloyale dont le duc de Rohan avait abusé de l'hospitalité qui lui avait été offerte au château de Mauvers, le hasard semblait avoir pris à tâche de ne plus remettre les deux gentilshommes en face l'un de l'autre.

Le comte du Luc nourrissait une haine profonde contre le duc ; il n'était resté dans le parti de la réforme que dans l'espoir de trouver un jour l'occasion de se venger d'une façon complète de toutes les insultes qu'il accusait le duc de lui avoir faites.

La pensée d'une trahison avait à plusieurs reprises traversé son esprit ; s'il avait persisté à combattre dans les rangs de ses coreligionnaires et à servir les intérêts du duc, c'est parce qu'il voulait avant tout une vengeance éclatante, une rencontre avec lui où l'un des deux demeurerait sur le terrain.

Cette entrevue si longtemps différée et qui, dans quelques heures peut-être allait avoir lieu, devait, selon toute prévision, amener une catastrophe sanglante.

Claude Aubryot, de même que tous les favoris qui savent flatter adroitement les passions de leurs maîtres, avait réussi à s'emparer de quelques lambeaux des secrets du comte. Il était devenu presque son confident ; mais, pour obtenir ce résultat, il lui avait fallu agir de ruse et surtout procéder avec la plus grande adresse.

Le comte du Luc, lorsque la passion ne l'aveuglait pas, n'était point homme à se laisser facilement tromper. Son jugement était sain, et la droiture naturelle de son caractère n'admettait aucune de ces honteuses capitulations de conscience devant lesquelles ne reculent pas certains esprits atrophiés, pour qui tous moyens sont bons lorsqu'ils ont un but à atteindre.

De plus, Olivier avait près de lui un homme qui s'était si bien identifié avec son caractère, qu'il semblait être le reflet vivant de sa conscience, car sur un mot, sur un regard, il devinait ses pensées les plus secrètes. Cet homme était le capitaine Valan.

La confiance entre lui et le comte était si entière qu'eût été folie d'essayer, non pas de la détruire, mais seulement de l'ébranler.

Claude Aubryot, dont nous devons l'avouer, la conduite était assez ténébreuse, semblait suivre un but caché ; il s'était appliqué à ne pas éveiller les soupçons si faciles à naître dans l'esprit du capitaine dont il redoutait surtout la perspicacité ; il s'était aperçu que malgré la bienveillance qu'en toute occasion lui témoignait l'aventurier, celui-ci cependant semblait éprouver pour lui à son insu peut-être, une répulsion instinctive qu'une imprudence du jeune homme changerait aussitôt en une haine implacable.

La conduite tenue par le jeune homme envers le capitaine, il se l'était imposée de même vis-à-vis de Clair-de-Lune, de Double-Épée et généralement de toutes les autres personnes lui semblant assez avant dans la confiance du comte.

Voilà où en étaient les choses et la position que le page avait su conquérir en moins de deux mois au moment où nous le retrouvons galopant sur la route de Saint-Antonin auprès de son maître.

Le comte paraissait soucieux. Ordinairement, pendant ses longues excursions, sans encourager positivement le babil de son page, il semblait cependant le souffrir avec assez de plaisir ; parfois même les réparties souvent piquantes du jeune homme amenaient un fugitif sourire sur ses lèvres.

Ce jour-là, il n'en était pas ainsi.

Depuis deux heures déjà qu'ils avaient quitté le campement de Caylus, pas un mot n'avait été échangé entre eux. Le comte n'avait pas désserré les dents, et tous les efforts de son page pour l'égayer étaient demeurés sans effet.

Tout d'un coup le jeune homme poussa un soupir à faire tourner les ailes d'un moulin, et s'écria d'un air pitoyable, comme s'il se fût parlé à lui-même :

— Hélas ! hélas ! quel malheur que nous soyons de la vache à Colas, comme disent messieurs les catholiques !

— Hein ! quelle est cette nouvelle lubie ? s'écria le comte en le regardant avec surprise. Que dites-vous dont là, monsieur ?

— Moi, monseigneur, je dis ce que vous avez entendu.

— Ainsi, vous regrettez d'être de la religion réformée ?

— Oh ! cela, monseigneur, de toute mon âme.

— Qu'est-ce à dire ? Et pourquoi cela, s'il vous plaît, garnement que vous êtes ?

— Parce que, monseigneur, si j'étais catholique, je pourrais me faire moine.

— Ah bon ! en voici bien d'une autre à présent vous désirez vous faire moine ?

— Oui, monseigneur.

— Et puis-je, sans indiscrétion, vous demander pour quel motif ?

— Oh ! rien n'est plus simple, monseigneur. Parce que, au moins si j'étais moine, j'aurais les bénéfices de l'état, au lieu que n'étant qu'un pauvre diable de huguenot, deux ou trois fois damné, à ce que toujours prétendent les catholiques, je me vois contraint à mener auprès de vous la vie monacale sans avoir en aucune façon les grâces de l'état ni les bénéfices.

Le comte le regarda un instant, les sourcils froncés.

— Il suffit, monsieur, lui dit-il enfin, puisque mon service vous semble si lourd, ce soir, en arrivant au camp, j'aviserais à vous en décharger ; dès ce moment, monsieur, vous êtes libre de chercher telle autre condition qu'il vous plaira.

— Oh ! monsieur ! s'écria le jeune homme en fondant en larmes ; est-il possible que je sois assez malheureux pour avoir encouru votre disgrâce ? Moi qui vous aime tant, monseigneur, pour une seule parole échappée, je ne sais comment, de mes lèvres, rendez-vous mon cœur victime des sottises de ma langue ?

— Vous souffrez près de moi, enfant ; je n'ai ni le droit, ni la volonté de vous rendre sciemment malheureux.

— Monsieur, pardonnez-moi ! oubliez cette folie. Ne vous souvenez, je vous en conjure, que de mon inaltérable dévouement à votre personne. Je ne suis qu'un enfant, pas même un homme. En me prenant à votre service, vous m'avez promis que jamais vous ne vous sépareriez de moi : je vous aime, monseigneur, je vous aime comme si vous étiez... non pas mon père, car vous êtes encore trop jeune pour cela, mais mon frère aîné... Voyez, je pleure, monseigneur, n'aurez-vous pas pitié de moi ? Je vous voyais triste, pensif, silencieux surtout, je voulais éveiller votre attention, donner le change à vos pensées ; tout me semblait bon pour cela, monseigneur, faut-il que je retourne au camp ?

— Non, reste, dit enfin le comte ; mais que ceci te serve de leçon, enfant.

— Oh ! je m'en souviendrai, dit-il ; ce reproche que j'ai mérité sera le dernier que vous m'adresserez, monseigneur.

— J'y compte, tu l'as dit toi-même, mon pauvre Aubryot, tu n'es encore qu'un enfant, pas même un homme, heureusement pour toi. Les légers chagrins auxquels ton enfance s'est trouvée